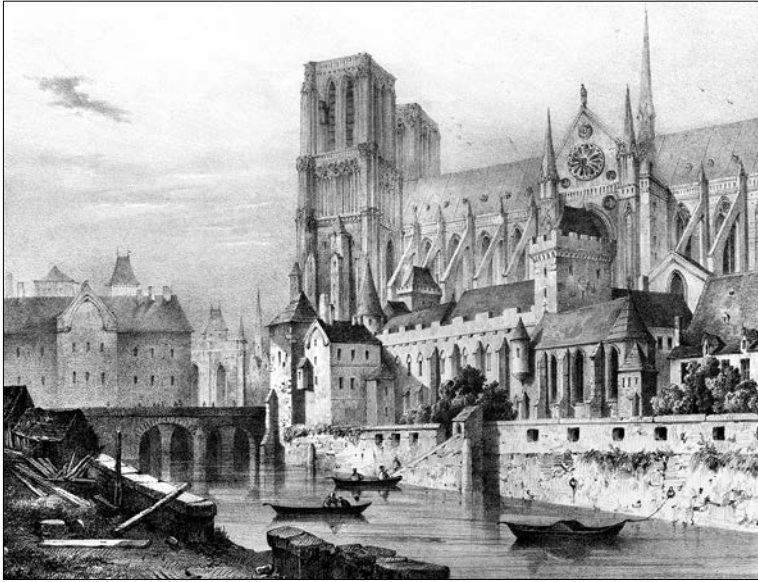


Roland Biétry

Flaubert

un destin



Paris, l'Archevêché et Notre-Dame, 1839.

FLAUBERT, UN DESTIN

Gustave Flaubert vient au monde le 12 décembre 1821 à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où son père est chirurgien en chef et professeur d'anatomie depuis six ans. Issu d'une famille de vétérinaires de Nogent-sur-Seine, brillant élève du célèbre Dupuytren (fondateur de l'anatomie pathologique), le docteur Achille-Cléophas Flaubert avait été nommé assistant de son prédécesseur, le docteur Laumonier, en 1807, à l'âge de vingt-trois ans. En 1812, il avait épousé la pupille de son patron, une orpheline de dix-huit ans, Anne-Justine-Caroline Fleuriot, née à Pont-l'Évêque (près de Trouville). Celle-ci avait perdu sa mère à sa naissance et son père, lui-même médecin de campagne, était mort à son tour prématurément quand elle avait dix ans. D'abord placée dans un pensionnat à Honfleur, elle avait été recueillie par le couple Laumonier l'année même de l'arrivée d'Achille-Cléophas à Rouen.

Installés au début dans un modeste logement, les jeunes mariés eurent un premier enfant en 1813, baptisé significativement Achille et aussitôt destiné par le docteur Flaubert à prendre un jour sa succession. Suivirent une fille, Caroline (février 1816), et un deuxième garçon, Emile (novembre 1818), mais qui ne survécurent pas : Caroline mourut en octobre 1817 et Emile en juin 1819. Dans l'intervalle, le décès de Laumonier, en janvier 1818, permit l'emménagement des Flaubert dans l'appartement de fonction de l'Hôtel-Dieu. Un troisième garçon, Jules-Alfred, naquit encore en novembre 1819, mais de constitution fragile lui aussi, il devait mourir en juin 1822, six mois après la naissance de Gustave.

A l'époque où celui-ci fait ses premiers pas, ses parents ont donc perdu trois enfants sur cinq. Alors âgé de quarante ans, le docteur Flaubert est une figure éminente de la bourgeoisie rouennaise, dont il s'est acquis la considération par ses mérites en dépit de ses opinions libérales et de son agnosticisme. Orgueilleux et autoritaire, mais intègre et compatissant, s'adonnant sans relâche aux soins des malades et à la

écrit platement à Ernest le 18 décembre : « Si tu veux apprendre des nouvelles, ou tout au moins une nouvelle, je t'apprendrai que je ne suis plus au collège et comme je suis tellement fatigué des détails de mon histoire et que j'en suis tanné je te renvoie à Alfred pour la narration. »²¹ Bien plus, il précise qu'il a la ferme intention de se préparer seul au baccalauréat et prie instamment son ami de lui envoyer à cet effet ses cahiers de notes. De fait, au prix d'efforts harassants, il sera reçu bachelier en août 1840.

Or, tout indique que sa santé est alors sérieusement mise en péril, tant il est vrai que ses parents lui accorderont une année entière de complet loisir, inaugurée de surcroît par un voyage de deux mois dans les Pyrénées et en Corse, sous la conduite du docteur Cloquet.²² Non sans entretenir une correspondance suivie avec les siens (son père lui-même lui adresse d'affectueuses recommandations : « Je vois avec plaisir que la diligence ne t'a pas fatigué et que tu es vif de corps ; fais en sorte que cela continue [...] Vois, observe et prends des notes ; ne voyage pas en épicier et en commis-voyageur »), il rédige à leur intention un journal de voyage riche en descriptions pittoresques et en impressions neuves. L'une des plus fortes est la véritable extase qu'il éprouve, en Corse, sur les hauteurs de la plaine d'Aléria, « immense et blanche comme une vue de l'Orient » : « On ne saurait dire ce qui se passe en vous à de pareils spectacles ; je suis resté une demi-heure sans remuer, et regardant comme un idiot la grande ligne blanche qui s'étendait à l'horizon. » ; et plus loin, à l'approche de la ville : « Notre guide nous chantait je ne sais

21. Il s'agit bien sûr d'Alfred Le Poittevin, qu'il avait fait connaître à Ernest, tous deux accomplissant leurs études de droit à Paris. Le trio n'est que rarement réuni, Gustave retrouvant tantôt l'un tantôt l'autre au gré des circonstances.

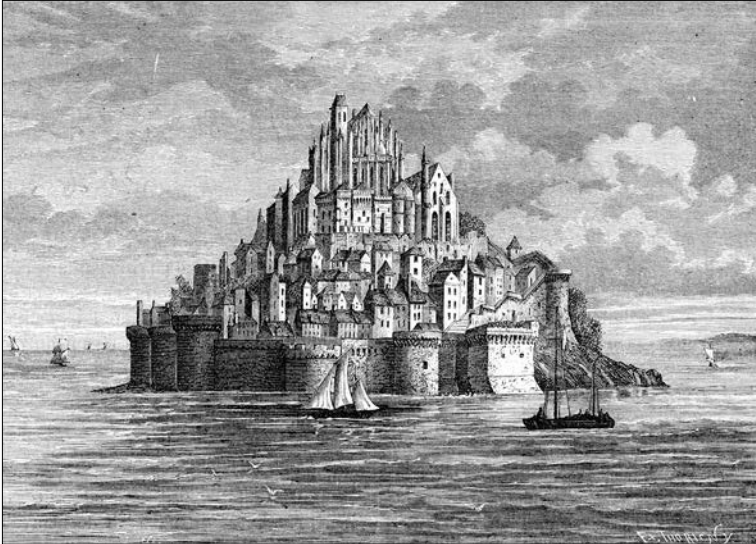
22. Ancien élève d'Achille-Cléophas Flaubert, puis maître à son tour d'Achille, Jules Cloquet avait été nommé professeur de clinique chirurgicale à Paris en 1831. Avant le départ, Gustave se plaignit à Ernest d'être placé sous cette houlette, d'autant que le docteur Cloquet emmenait avec eux sa sœur et... un abbé. Mais outre que ceux-ci rentrèrent à Paris au milieu du périple, le docteur allait se révéler un agréable et très compréhensif compagnon, avec lequel il garderait par la suite d'amicales relations.



Le port de Marseille.

quelle *ballata* que je n'écoutais pas, laissant buter mon cheval à chaque pierre et tout ébloui, étourdi de tant de soleil, de tant d'images, et de toutes les pensées qui arrivaient les unes sur les autres, sereines et limpides comme des flots sur les flots. Il faisait du vent, un vent tiède qui venait de courir sur les ondes, il arrivait de là-bas, d'au-delà de cet horizon, nous apportant vaguement, avec l'odeur de la mer, comme un souvenir de choses que je n'avais pas vues. J'aurais presque pleurer [...] » De ce moment, Gustave ne cessera de rêver d'un grand voyage en Orient.

Cependant, c'est à une expérience d'un tout autre genre que se rapporte le plus impérissable souvenir de son périple méridional. S'il se garde d'en faire mention dans son journal (et pour cause!), il l'évoquera en revanche à maintes reprises dans sa correspondance et en fera un récit circonstancié aux Goncourt vingt ans après encore (c'est à cette occasion qu'il leur parlera de la perte de son pucelage). L'épisode a eu lieu à Marseille le 25 octobre, la veille du retour vers Paris, dans le décor exotique de l'hôtel *Richelieu*, tenu par deux dames revenues du Pérou, madame Delanglade et sa fille Eulalie Foucaud, une impétueuse et sensuelle femme de trente-cinq ans. Tombée dès l'abord sous le charme



Le Mont-Saint-Michel, gravure.

Une mauvaise surprise les attendait vers la fin : une grave maladie d'enfant sévissant dans la ville, madame Flaubert s'était réfugiée avec la petite Caroline dans une maison de fortune à La Bouille, à quelques kilomètres de Croisset, où Flaubert dut séjourner avec elles durant tout le mois d'août. La rédaction en commun de leur récit reportée à plus tard, Du Camp retourna quant à lui à ses tourbillonnantes activités parisiennes. Vivement contrarié par ce contretemps et rongé par son frein, Flaubert se replongea dans ses lectures religieuses en vue de son *Saint Antoine*, non sans commencer à travailler tant soit peu sur ses notes.⁵⁴ Mais sans compter l'inconfort de sa situation, son séjour forcé à La Bouille fut brutalement assombri par la nouvelle de la funeste dégradation de la santé d'Alfred Le Poittevin, auquel on avait découvert une maladie incurable et dont il écrivit à Louise Colet le 10 août, noyé de chagrin et de nostalgie : « Je le vois qui va se mourir. »

Bien que revenu à Croisset avec sa mère et sa nièce au début de septembre, il parvint d'autant moins à surmonter son noir abattement que le comportement de son beau-frère Hamard devenait inquiétant.

Tarabusté de surcroît par des problèmes d'argent et des tensions avec son frère Achille, il eut une nouvelle attaque qui le terrassa durant plusieurs jours. Mais le 17, il put annoncer à son ex-maîtresse que Du Camp arrivait le lendemain et qu'ils allaient « passer un mois ensemble à écrire [leur] voyage », sous le titre *Par les Champs et par les Grèves*.

Or, il semble que cette rédaction menée de conserve n'ait guère avancé (on imagine aisément qu'elle a dû être entrecoupée par de fréquentes discussions, aussi passionnées que débridées). Le fait est qu'après le départ de Du Camp, à la mi-octobre, Flaubert continua de travailler avec acharnement sur sa partie pendant plusieurs mois encore. Reste que trois ans exactement après avoir terminé la première version de *L'Éducation sentimentale*, il renouait enfin avec sa vocation foncière, qui n'avait jamais cessé de l'habiter depuis ses années de collège, par-delà tous les bouleversements survenus dans son existence : l'écriture. Mais, fait non moins remarquable, il se trouva en proie à des difficultés accrues, plus aiguës même encore qu'en 1845. Il y a lieu de prendre note de ce qu'il confiait sur ce plan, à Louise Colet toujours, en octobre (dans trois lettres sans indication du quantième, mais la première écrite encore en présence de Du Camp) : « Le style, qui est une chose que je prends à cœur m'agite les nerfs horriblement, je me dépîte, je me rongé. Il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre l'*Idée*. »⁵⁵ ; « Heureux ceux qui ne doutent pas d'eux et

54. Cela étant, il est probable qu'il avait envisagé une escapade à Paris, tant il est vrai que Du Camp lui écrivait le 31 juillet déjà, au sujet de... *Ludovica*, qu'il ne pourrait hélas pas revoir celle-ci « si promptement », tout occupée qu'elle était par un déménagement. Mais surtout, il lui racontait avec une connivence amusée comment il avait bien dupé Pradier en répondant à la question égrillard de celui-ci (« Et Gustave, qui baise-t-il quand il vient à Paris ? ») : « Eh ! mon Dieu ! il baise une grande rosse entretenue qu'on appelle Mme Valory » ! Il n'est donc pas douteux que Flaubert, à cette date, avait bel et bien *baisé* Louise Pradier. Quant à savoir si c'était avant ou après sa liaison avec la Muse (il paraît peu vraisemblable que ce fût *pendant*), cela n'importe guère, eu égard à ce que nous savons de sa position au sujet de l'amour et des femmes.

55. Entendons que l'expression « rendre l'*Idée* », dans son esprit, recouvre le concret (même le plus prosaïque) aussi bien que l'abstrait : la description d'un objet par exemple, telle celle, justement fameuse, de la casquette de Charles Bovary.

J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Rouen, à Paris, sur le Nil.» Néanmoins, il déclarait aussi avec fermeté que si un jour il se décidait à publier, ce ne serait pas «à demi», et professait même plus loin avec une pointe de défi – conscient du reste d'être guetté par le «démon d'orgueil» – qu'il n'avait eu jusqu'ici d'autre but que «l'art même» et qu'il se sentirait «baissé» s'il lui fallait «quelque chose de plus». Reste qu'il concluait par ces mots vibrant de désarroi : «Je t'expose mes entrailles. Je me fie à toi, à toi, mon vieux chéri, à ton tact de la vie qui me paraît juste et à ton intelligence qui est forte quand rien d'étranger ne pèse sur elle. Je ferai ce que tu voudras, ce que tu me diras.»

Du Camp lui répondit huit jours après, dans une très longue lettre, dense, incisive, parfois brutale mais dénotant une profonde et loyale amitié. En substance, il révoquait en doute le soi-disant «goût» de la solitude de Flaubert, qu'il accusait au contraire de «subir» son mode d'existence, le blâmant de s'être «remis pieds et poings liés entre les mains de [sa] mère» au lieu d'exploiter son talent et de mettre à profit sa position sociale pour conquérir Paris (comme lui-même se targuait de le faire, prenant explicitement pour modèle le Rastignac de Balzac). Quant à la «question de la publication», il se gardait de trancher péremptoirement mais émettait cet avis tout de même assez impératif : «Rien ne *te presse* de publier encore ; mais si tu veux publier, *presse-toi* de te préparer.» Enfin et surtout, il assurait son «cher vieux» qu'en tout état de cause il trouverait toujours à la *Revue de Paris* sa «place prête et réservée».

C'est peu dire que cette réponse ne resta pas lettre morte pour Flaubert. Dans l'immédiat, elle eut pour effet déterminant de le raffermir, en l'incitant à se cantonner résolument à la rédaction du roman qu'il venait de mettre en chantier. Le 3 novembre, il confiait sur ce plan à la Muse (dont il était redevenu l'amant deux semaines auparavant) : «Au milieu de tout cela j'avance péniblement dans mon livre. Je gâche un papier considérable. Que de ratures ! La phrase est bien lente à venir ! Quel diable de style ai-je pris ! Honnis soient les sujets simples !»

jeunesse, il lui confiait le 22 : « J'ai besoin d'être rentré chez moi et de reprendre la *Bovary* furieusement. Je n'y peux songer. Tout travail ici m'est impossible. » Néanmoins, ni les souvenirs ni les distractions balnéaires ne l'arrachèrent à sa passion, comme le montrent suffisamment ces confidences enfiévrées, lâchées vers la fin de ses vacances (le 26) : « Ah ! qu'il me tarde d'être débarrassé de la *Bovary* [...] pour me lancer à corps perdu dans un sujet vaste et propre. *J'ai des prurits d'épopée. Je voudrais de grandes histoires à pic et peintes de haut en bas.* Mon conte oriental me revient par bouffées ; [...] » C'est nous qui soulignons : on verra que ces « prurits » étaient annonciateurs d'un dessein qu'il ne cesserait dorénavant de nourrir, avec son habituelle constance, au fur et à mesure qu'avancerait « sa » *Bovary*. Mais il n'était encore qu'à la moitié du chemin.

Rentré à Croisset, il eut de la peine à se remettre en train : « Comme c'est difficile ! J'ai bien peur que mes *comices* ne soient trop longs. C'est un dur endroit », se plaignait-il le 7 septembre, en ajoutant toutefois : « Mais, si je réussis, ce sera bien symphonique. » Ce le serait en effet, mais il ne vint à bout de cet incomparable morceau qu'au début de décembre.

Or, un événement de taille survint à cette époque dans son existence : le départ définitif de Bouilhet pour Paris, qui alla s'y installer le 10 novembre. Il l'accompagna à cette occasion et séjourna dans la capitale jusqu'au 21. On peut juger de son humeur durant ces dix jours aux mots griffonnés par sa maîtresse sur la brève lettre qu'il lui écrivit de Croisset le 22 : « Tristes jours. Bouilhet à l'Opéra. Mes irritations, leurs causes, amertumes, dégoût de tout ! Ce n'est pas être aimée !! », alors que lui-même lui déclarait gauchement : « Quel mauvais adieu nous avons eu hier ! [...] allons, courage ! espoir ! J'embrasse tes beaux yeux que j'ai tant fait pleurer. »

La réalité est que leurs rapports s'étaient sensiblement refroidis depuis quelques semaines déjà. A la suite, principalement, d'une nouvelle prétention de la Muse, pour le coup extrêmement téméraire : rencontrer madame Flaubert en tête-à-tête ! On imagine l'irritation de

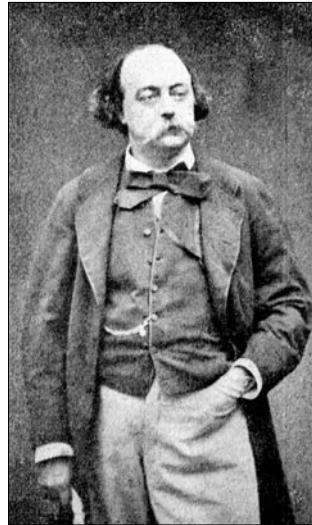
en février 1863)¹²³ ; on monta une parodie théâtrale, « Folammbô ou les Cocasseries carthagoises » ; il semble même que *Salammbô* et son auteur aient fait l'objet d'obscures manœuvres entre deux clans rivaux de l'entourage impérial¹²⁴. Par contre, la critique se montra dans l'ensemble plutôt défavorable, voire hostile et même parfois venimeuse. L'attaque la plus fielleuse vint du *Figaro*, qui présenta Flaubert comme une « bête curieuse » et parla (nous l'avons déjà noté au sujet de sa première attaque) de l'invention du « genre épileptique » !

Mais la réaction qui lui importait avant tout était celle de Sainte-Beuve, qu'il retrouvait depuis le 6 décembre aux « dîners Magny » (du nom du restaurant), rencontre bimensuelle récemment mise sur pied par le dessinateur caricaturiste Gavarny et les Goncourt. Or, Sainte-Beuve lui avait promis de lui consacrer trois de ses chroniques du *Constitutionnel* (ses fameux « Lundis »), qui parurent effectivement les 8, 15 et 22, sous la forme d'une analyse extrêmement fouillée et empreinte d'estime, mais par ailleurs plutôt sévère (« entreprise impossible et comme désespérée », « sent trop l'huile et la lampe », concluait Sainte-Beuve, qui exhortait l'auteur à produire « sans trop tarder, sans trop se soucier de ce style où il est assez maître pour le détendre un peu, une œuvre forte, puissante, observée, bien vivante », avec « cette vigueur de pinceau, cette habileté à tout sonder, cette hardiesse à tout dire » qu'il avait montrées dans *Madame Bovary*). Flaubert, piqué au vif, répliqua scrupuleusement le 23 décembre, non sans exprimer sa reconnaissance au « cher Maître » : « [...] bien que vous m'avez quelque peu ri au nez, vous ne m'avez pas moins fait trois grands saluts, trois grands articles détaillés, très considérables et qui ont dû vous être plus pénibles qu'à

123. Le célèbre compositeur Berlioz (1803-1869) demanda lui aussi des conseils à Flaubert – qu'il appelait « savant poète » et auquel il adressait « mille admirations » – pour les costumes de son opéra *Les Troyens à Carthage* (lettre du 6 juillet 1863).

124. Celui du comte Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, et celui de madame Hortense Cornu, filleule de la mère de Napoléon III et sœur de lait de celui-ci, épouse d'un peintre : Flaubert était en relation avec les Cornu (amis d'Ingres et de Delacroix), qu'il avait connus par l'intermédiaire de Jules Duplan.

moi.» A quoi Sainte-Beuve répondit, dès le lendemain, en lui promettant d'insérer sa lettre dans le quatrième volume de ses *Lundis* (ce qu'il fit) et en rapportant cette remarque d'un académicien à son sujet: «Après tout, il sort de là un plus gros monsieur qu'auparavant», pour en conclure: «Ce sera l'impression générale et définitive. N'en sortons pas du moins [...] moins bons amis.» Sur quoi Flaubert, manifestement heureux de cet épilogue, lui écrivit le même jour:



«Moins bons amis qu'auparavant, cher Maître. Allons donc! *Meilleurs!*» Mais une autre critique l'ulcéra (parue le 31 décembre): celle, très copieuse également, d'un certain Froehner (archéologue allemand attaché à Nieuwerkerke, établi à Paris, chroniqueur dans une revue), érudite mais empreinte d'une ergoteuse cuistrerie, à laquelle il rétorqua point pour point, sur un ton sec, par une lettre ouverte publiée le 24 janvier dans *L'Opinion nationale*. Relevons encore deux autres articles importants, élogieux ceux-ci: l'un de Gautier, qui présentait Flaubert comme un «maître», dont l'ouvrage resterait «comme un des plus hauts monuments littéraires de ce siècle»; l'autre de George Sand (qu'il n'avait rencontrée occasionnellement que deux fois, en 1857 et 1859), laquelle louait sa «prose grandiose» et discernait dans *Salammbô* une «peinture aussi terrible que celle du Dante». Flaubert lui écrivit pour la remercier et tous deux se promirent cordialement de faire un jour plus ample connaissance.

Au plein de cette effervescence, il fut convié, le 21 janvier, au prestigieux «dîner» hebdomadaire de la princesse Mathilde, cousine de l'empereur (elle était sœur du prince Jérôme) et maîtresse... du comte Nieuwerkerke: il en serait dorénavant l'un des fidèles habitués (en compagnie

pugnacement à son labeur, non sans s'accorder quelques moments de répit (dîners chez les Lapierre ou accueil de visites, Laporte naturellement, mais aussi Léonie Brainne et son fils). Vers la fin du mois, tandis qu'il presse Maupassant de lui fournir des renseignements sur les *copistes* du ministère, il touche à la fin de son premier chapitre.

Et puis, le 1^{er} octobre, il est de nouveau en butte aux affaires familiales, sous la forme d'une lettre parlant de « traites » et de « marchandises » à laquelle il ne « comprend goutte », et à propos de laquelle il sollicite sa nièce en ces termes – cette fois presque comminatoires à l'endroit de Commanville : « Je voudrais bien qu'il me donnât mes comptes, pour que je sache enfin ce que je possède et que je ne sois pas toujours à lui demander de l'argent. Je voudrais que nous prissions des époques fixes. *J'ai peur de me réveiller un beau jour sans le sol!* » C'est nous qui soulignons : il n'était que trop fondé, pour son malheur, à présager l'arrivée de ce jour-là!

Il n'en poursuit pas moins avec ténacité son roman, sans négliger les occasions de se détendre un tant soit peu au gré des circonstances. Ainsi héberge-t-il durant trois jours, en ce début d'octobre, Théodore de Banville et son fils adoptif, qu'il emmène en excursion.¹⁹²

Le 15, il annonce d'un ton alerte à sa nièce qu'il a terminé son premier chapitre, en ajoutant d'enthousiasme (et avec une légitime fierté) : « Mais quel livre! [...] le difficile dans un sujet pareil c'est de varier les tournures. Si je réussis, ce sera, sérieusement parlant, le *comble de l'Art*. » Le 13, il dîne chez Raoul-Duval avec les Lapierre, puis le 17, plongé dans la préparation de son deuxième chapitre (sur l'agriculture), il va visiter une « ferme modèle » avec l'ineestimable Laporte. Le 22, celui-ci dîne à Croisset et lui fait parvenir, les jours suivants, des notes « excellentes » sur l'horticulture.

192. On a vu que le poète parnassien avait consacré un article à *L'Éducation sentimentale* : sans être étroites, leurs relations étaient cordiales et fondées sur la convergence de leurs conceptions esthétiques et leurs amitiés communes (Bouilhet et Gautier). Notons au passage que le fils adoptif de Banville, Georges Rochegrosse, alors âgé de quinze ans, allait devenir l'un des peintres académiques les plus célèbres de son époque.

A la fin du mois, cependant, il retourne à Paris pour assister à la première de la comédie de Zola et discuter, du même coup, de la représentation du *Sexe faible* avec le directeur du théâtre, dont il obtient la promesse que la lecture aux acteurs aura lieu le 19 novembre. Rentré à Croisset dans l'intervalle, il revient le 15 dans la capitale pour y passer la saison, dans l'espoir que la pièce de Bouilhet rapporte quelque argent à Philippe Leparfait. Or, durant deux mois, il ira de revers en revers : sans compter les difficultés soulevées par la censure, la médiocrité des acteurs imposés par le directeur l'amènera à retirer la pièce pour la proposer à un autre théâtre, lequel montrera tant de réticences qu'il finira par tout laisser tomber : « La pièce va donc redormir indéfiniment dans mon tiroir », écrira-t-il le 25 février à Léonie Brainne.

Mais le vrai est qu'il est en proie, en cet hiver 1874-75, à des soucis autrement plus graves. Certes, à côté de ses occupations théâtrales, il a repris ses *dimanches*, continué de préparer le deuxième chapitre de *B et P* et même noué une relation privilégiée avec « le père Hugo » (qui l'invite confraternellement à sa table et qu'il juge « un homme adorable les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui », écrit-il à sa nièce le 2 décembre), mais il est secrètement ravagé d'inquiétudes au sujet des affaires familiales. Le fait est que le désastre qu'il redoutait tant est arrivé : l'entreprise de Commanville est mise en liquidation à la demande de ses créanciers et la menace d'une faillite totale est grandement à craindre !

Aussi bien, sa santé est sérieusement perturbée dès la fin janvier : le 25, une grippe sévère l'empêche de participer au premier des dîners mensuels projetés depuis longtemps avec Goncourt, Tourgueniev, Zola et Daudet (le « dîner des Cinq », au restaurant Riche) : « Je ne crois pas que ce soit bien grave, mais c'est fort embêtant ! », déclare-t-il dubitativement à Zola les jours précédents ; mais au début de mars, il informe Laporte qu'il n'est « pas guéri » et le 12, il confie à Edma R. des G. : « Ma voix n'est pas revenue et d'ailleurs je suis *malade*. J'ai bel et bien une névrose, accompagnée de rhumatismes. Hier, je me suis fait examiner